Comme d'habitude, je commande le potage du jour et une bière. Je déjeune une fois par mois dans ce petit bistrot d'Utrecht situé entre la bibliothèque de l'université et la gare. Je pose mon cartable sur mes genoux. Le vieux cuir craque sous le poids, j'ai encore

DAVID VAN REYBROUCK

Le fléau

récit traduit du néerlandais (Belgique) par Pierre-Marie Finkelstein

emporté trop de livres. Je travaille à une thèse sur l'histoire de l'archéologie préhistorique à Leyde, mais je viens de temps à autre à Utrecht, où se trouve le plus important département de primatologie de Belgique et des Pays-Bas.

ACTES SUD

"LETTRES NÉERLANDAISES"
série dirigée par Philippe Noble

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

David Van Reybrouck, auteur et narrateur de ce livre, découvre par hasard, dans le cadre de ses recherches universitaires l'étonnant destin d'un écrivain sud-africain, spécialiste des grands singes et des termites. Dans un ouvrage emprunté à la bibliothèque de primatologie d'Utrecht, il apprend que les écrits de cet homme – un dénommé Eugène Marais – auraient fait l'objet d'un plagiat et que l'auteur de cet "emprunt littéraire" ne serait autre que le grand Maeterlinck. Incroyable accusation.

David Van Reybrouck est un scientifique, l'un de ces êtres dont l'esprit éclairé ne peut se contenter d'un savoir qui ne serait minutieusement étayé par la démonstration.

Il n'est donc pas étonnant que, deux ans plus tard, sa thèse sur l'histoire de l'archéologie en poche, la lecture de tout Maeterlinck achevée, le jeune Van Reybrouck, intéressé par les travaux de Marais, intrigué par le manque de fondement d'une accusation de plagiat à l'encontre d'un lauréat du prix Nobel, veuille éclaircir les choses. Un nouveau sujet s'offre à lui et une rigoureuse enquête s'impose.

C'est ainsi qu'il s'embarque pour un long voyage sur les traces d'Eugène Marais, cet inconnu né en 1871 tout près de Pretoria…

Un livre inclassable, une non-fiction littéraire aussi érudite que divertissante, une réflexion sur l'observation des sociétés animales et un regard passionnant sur l'Afrique du Sud.

DAVID VAN REYBROUCK

David Van Reybrouck est né à Bruges en 1971. Il a étudié l'archéologie et la philosophie aux universités de Louvain, Cambridge et Leyde. Il travaille aujourd'hui à la faculté d'histoire de l'Université catholique de Louvain. Spécialiste des rapports entre l'homme et l'animal, il prépare actuellement une étude sur l'architecture des jardins zoologiques du XVIIIe siècle à nos jours. Le Fléau *est son premier livre.*

Titre original :
De plaag - Het stille knagen van schrijvers, termieten en Zuid-Afrika
Editeur original :
Meulenhoff Amsterdam
© David Van Reybrouck / J.M. Meulenhoff bv, Amsterdam, 2001

© ACTES SUD, 2008
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-02602-8

DAVID VAN REYBROUCK

Le Fléau

Récit traduit du néerlandais (Belgique)
par Pierre-Marie Finkelstein

ACTES SUD

“Dans le port désert, l’eau continue à lécher les quais. Dans la forêt sombre et silencieuse, une feuille tombe. Derrière les panneaux vernis, les termites mangent les poutres. Le calme ne règne jamais, sauf pour les fous.”

ALAN PATON, *Pleure, ô pays bien-aimé* (1948)

PROLOGUE

Comme d'habitude, je commande le potage du jour et une bière. Je déjeune une fois par mois dans ce petit bistrot d'Utrecht situé entre la bibliothèque de l'université et la gare. Je pose mon cartable sur mes genoux. Le vieux cuir craque sous le poids, j'ai encore emporté trop de livres. Je travaille à une thèse sur l'histoire de l'archéologie préhistorique à Leyde, mais je viens de temps à autre à Utrecht, où se trouve le plus important département de primatologie de Belgique et des Pays-Bas. Je cherche à savoir dans quelle mesure les études de comportement effectuées sur les singes ont influencé l'image que nous nous faisons de nos ancêtres.

J'ai dans mon cartable quelques monographies sur le comportement social des chimpanzés, les actes d'un colloque datant du début des années 1960 sur l'agressivité chez les babouins, ainsi qu'une pile de photocopies sur des sujets divers et variés, sur lesquels personne n'est d'accord : la fréquence sexuelle, la domination du mâle, l'avantage d'avoir de grosses canines. C'est un merveilleux moment de repos. Après avoir passé toute une journée à faire des recherches, à lire en diagonale et à faire des photocopies, je contemple enfin mon butin, tel un braconnier inspectant sa gibecière. Mon regard ne se porte

pas tout de suite sur les classiques et les ouvrages de référence, mais vers un petit livre de poche tout abîmé datant de 1969, coincé entre deux gros volumes telle une petite église entre deux gratte-ciel. Je l'extrais de sa cachette : il s'agit de l'édition anglaise de *L'Ame des grands singes (The Soul of the Ape)*, d'Eugène Marais. De quelque côté qu'on le prenne, il est laid : le dos est orange vif et la couverture représente un babouin en train de hurler ; le prix – cinquante shillings – est imprimé sur la quatrième de couverture. Il ne me paraît pas valoir davantage, même après trente années d'inflation.

— Vous permettez ? me demande la serveuse en me glissant un napperon en papier sous les mains. Je soulève mon livre en murmurant "Excusez-moi". Elle dépose sur la table une serviette et des couverts.

Quelques mois auparavant, quelqu'un m'avait conseillé de lire Eugène Marais : Tu travailles sur l'histoire de la primatologie ? Il faut absolument que tu lises ce drôle de Sud-Africain ! D'après ce qu'on m'avait dit, il avait écrit deux ouvrages : *The Soul of the Ape* et *The Soul of the White Ant* (traduit en français sous le titre *Mœurs et coutumes des termites*[1]). Le second ne m'intéressait pas plus que ça. J'avais déjà fait l'effort de passer de l'homme de Neandertal aux grands singes, je n'avais pas l'intention de me mettre aux termites. J'avais bien entendu dire que Marais avait étudié les babouins dans leur milieu naturel très tôt, au tout début du vingtième siècle, mais j'avais mes doutes. Toutes mes recherches montraient que, s'agissant des grands singes, les premiers travaux systématiques sur le terrain remontaient au mieux

1. Voir références complètes en fin de volume.

aux années 1950. Du jour au lendemain, l'avion, les Land Rover et les comprimés antipaludéens avaient rendu ce genre d'études beaucoup plus accessibles. Alors, un demi-siècle plus tôt ? C'était peu probable.

Certes, vers 1860, le tout jeune aventurier canadien Paul du Chaillu – il n'avait pas vingt ans – avait bien vu des gorilles, mais essentiellement dans le viseur de son fusil. Il en avait tiré en 1863 la matière d'un livre improbable, *Voyages et aventures dans l'Afrique équatoriale* (avec en sous-titre : *Chasse au gorille, au crocodile, au léopard, à l'éléphant, à l'hippopotame, etc.* – c'était de toute évidence un zoologiste aux talents multiples). Le livre fourmille de descriptions épiques de la forêt vierge africaine et de gravures héroïques représentant notre petit Canadien abattant de sang-froid des gorilles en pleine course. Un bon singe est un singe mort.

Plus paisible était le projet d'un certain Richard Gardner ; tellement paisible, même, que ce fut un fiasco. Vers 1890, cet Américain s'était fait enfermer dans une cage en pleine forêt vierge pour étudier les chimpanzés sauvages en toute sécurité. Il avait tenu cent douze jours et autant de nuits, mais n'avait réussi à entendre que quelques bruissements entre les branches et à distinguer, de temps à autre, une silhouette craintive.

Puisque l'expérience ne marchait pas en milieu naturel, on décida de la tenter en captivité. Dans les années 1920, en Allemagne, en Russie et en Amérique du Nord, on mena des recherches dites "psychobiologiques" sur des singes anthropoïdes. On accrochait des bananes au plafond pour voir si les singes allaient empiler des blocs de bois pour les atteindre. On entassait des bananes dans des caisses et on se demandait si un

chimpanzé parviendrait à ouvrir la serrure. On déposait des bananes derrière des grilles en espérant qu'un orang-outang, etc. Les singes étaient des objets de laboratoire, au même titre que les chronomètres et les bananes. Mais dans la jungle ? Robert Yerkes, psychologue américain qui s'était autoproclamé "père fondateur" de la primatologie, avait envoyé quelques-uns de ses étudiants sous les tropiques. Il devait se dire que ce serait amusant de voir comment les choses se passaient en réalité, même si le but ultime était toujours le même : perfectionner les techniques permettant de garder les animaux en captivité. Deux de ses étudiants, Walter Bingham et Harold Nissen, arpentèrent pendant des mois la forêt vierge d'Afrique orientale et occidentale à la recherche de gorilles et de chimpanzés. Ils rentrèrent chez eux avec quelques minces carnets de notes et des tas de photos sur lesquelles on voyait, dans le meilleur des cas, des nids abandonnés, et au pire des taches sombres censées représenter les singes anthropoïdes dans la végétation. Les débuts furent difficiles. Raymond Carpenter, leur camarade d'études, eut davantage de chance, mais il s'était limité à l'étude des singes hurleurs d'une petite île du canal de Panama. Ce n'était pas vraiment la pleine nature, et pas vraiment des anthropoïdes non plus. Quelques années plus tard, il réussit à filmer des gibbons dans la jungle thaïlandaise, mais la guerre éclata et l'observation des singes tourna court. Non, décidément, on ne pouvait guère parler d'une tradition de travail sur le terrain digne de ce nom dans le domaine de la primatologie avant les années 1950.

Je me plonge dans la lecture de *L'Ame des grands singes*. L'ouvrage s'ouvre sur une longue préface de Robert Ardrey, un Américain qui, dans

les années 1950 et 1960, avait acquis une grande renommée et gagné beaucoup d'argent en écrivant des ouvrages de vulgarisation scientifique sur l'évolution humaine. C'était selon les uns un vulgarisateur de génie, selon les autres un doux dingue. Personnellement, j'aurais plutôt tendance à me ranger parmi ces derniers. Ces théories farfelues, ce style ampoulé, ces arguments tirés par les cheveux, vraiment, ce n'était pas ma tasse de thé. Pourtant, le portrait qu'il brosse d'Eugène Marais, lequel m'était alors parfaitement inconnu, m'a tout de suite séduit : dès la première page, il le dépeint tout à la fois comme poète, avocat, journaliste, conteur, toxicomane, psychologue et scientifique, "une communauté humaine réunie en un seul homme". Quelqu'un qui tente de réconcilier des mondes aussi invraisemblables que la poésie, le journalisme et la science, ne peut de toute façon que faire battre mon cœur un peu plus vite que d'habitude. Il se livre à un véritable jeu d'échecs simultané avec ces trois vertus aristotéliciennes que sont le Beau, le Bien et le Vrai.

A la page suivante, j'apprends que Marais est né en 1871 près de Pretoria, qui n'était alors qu'un village. Originaire d'une famille anglophone, son nom de famille français renvoie à l'immigration des huguenots en Afrique du Sud au dix-septième siècle. Rien qui le prédisposât a priori à devenir un défenseur de l'afrikaans ! Pourtant, trois alinéas et dix-neuf ans plus tard, le voilà rédacteur du journal *Land en Volk* (Le Pays et le Peuple), dont il devient le propriétaire dès la proposition subordonnée suivante. Il a alors vingt et un ans. Délaissant l'anglais et le néerlandais, il écrit en afrikaans, mais se déchaîne avec une telle virulence contre le président Kruger au cours de

sa période “jeune homme en colère” qu’il est accusé de haute trahison et se voit refuser l’accès aux bancs réservés à la presse au Parlement du Transvaal. Souffrant d’insomnie chronique, il tente alors une expérience : prendre de l’opium et de la morphine ; ce qu’il ne sait pas, c’est que cette expérience se prolongera pour le restant de ses jours. La rencontre avec la femme de sa vie, en 1893, le plonge dans une euphorie plus belle et plus sereine que celle des narcotiques, mais hélas tout aussi passagère : il se marie un an plus tard, et devient l’année suivante à la fois père et veuf. Nous n’en sommes qu’à la page 10 ; Marais, à vingt-quatre ans, a déjà sa vie derrière lui.

Levant les yeux de mon livre, j’aperçois sur ma table une petite corbeille de pain et une bière. Je ne me rappelle pas avoir vu la serveuse les apporter. Dans le verre, la mousse est retombée. J’avale une gorgée de bière, prends un morceau de baguette ; les miettes tombent sur la page ouverte où je viens de lire que Marais, après cette terrible épreuve, se rend à Londres pour étudier le droit et la médecine. En 1899, en Afrique du Sud éclate la guerre entre Anglais et Boers. Marais prend parti pour ces derniers, quitte l’Angleterre et se joint à une expédition secrète chargée de convoyer depuis Bruxelles des munitions et des médicaments pour ses frères de langue afrikaans. La mission connaît toutefois mille déboires et, lorsqu’elle arrive enfin, il est trop tard : la guerre est finie, les Boers ont mordu la poussière.

Marais a perdu tout à la fois son travail, sa femme et la guerre ; il a arrêté ses études, n’a plus un sou en poche, et il est désormais un toxicomane endurci. Que fait-on dans ces conditions ? On écrit des poèmes. C’est du moins ce que l’on peut lire à la page 14 de l’introduction d’Ardrey.

Au milieu de toutes ces catastrophes, Marais trouve le moyen de devenir, en passant, le premier grand poète de langue afrikaans, mais le manque d'intérêt d'Ardrey pour la poésie et sa méconnaissance de l'afrikaans l'empêchent de s'y attarder. Entre-temps, Marais part pour les montagnes situées au nord de Pretoria, à la recherche de minerais et de minéraux. Mais pour ce touche-à-tout aux trente-six mille métiers, l'aventure, une fois de plus, tourne court. Dans la petite vallée où il espère trouver de l'étain, il découvre tout autre chose : un groupe de babouins à ce point dociles qu'il peut les observer de près. L'intérieur du Transvaal, après la guerre, est pratiquement vide de toute population ; il ne reste presque plus de fermiers pour tirer sur les babouins, juste ce jeune homme lecteur de Darwin et de Freud et passionné d'histoire naturelle. Il passera trois ans à étudier le comportement des grands singes. Soit effectivement plus d'un demi-siècle avant l'émergence de la primatologie en tant que discipline scientifique. Il décrit ses observations dans de courts articles de vulgarisation qu'il publie dans une revue afrikaans, et qui seront réunis plus tard sous le beau titre de *Citoyens des montagnes*. Dans le même temps, il travaille d'arrache-pied au manuscrit d'un ouvrage scientifique qu'il rédige en anglais et qui doit le faire connaître au-delà des frontières de l'Afrique du Sud. La pression, toutefois, est trop forte. Il ne cesse, pendant un bon quart de siècle, de raturer, de corriger et réécrire son texte. Sa dépendance à la morphine, qui l'épuise, et sa solitude, en revanche, ne le quittent pas. En 1936, à l'âge de soixante-cinq ans, il met fin à ses jours. Le manuscrit de *L'Ame des grands singes* dormira dans un tiroir jusqu'à ce qu'Ardrey le découvre et le publie, trente-trois

ans plus tard. Un doux dingue, vraiment ? Peut-être pas tant que cela.

La serveuse apporte le potage, une grande assiette fumante de soupe de brocolis dans laquelle nagent des croûtons autour d'un nuage de crème fraîche. Exactement ce dont j'ai besoin. "Bon appétit", me dit-elle en s'éloignant. Je la remercie d'un signe de tête, remue ma soupe, réfléchis un instant et coince le livre ouvert sous le bord de mon assiette. Je goûte le personnage de Marais de la même manière que je goûte mon potage, et je sais désormais que ce goût ne me quittera plus. Ardrey explique comment, dans l'œuvre de Marais, les périodes de grande productivité alternent avec des épisodes de profonde mélancolie, l'extrême curiosité avec l'abattement le plus total. C'est un peu le Vincent Van Gogh de la science sud-africaine – même fanatisme, même manque de reconnaissance, même solitude. Même balle dans la tête. Marais est en train de se glisser dans mes pensées comme une miette de pain entre les pages d'un livre. Nonchalamment, il s'avance, trébuche, roule sur la page et se recroqueville dans un pli dont, des années plus tard, je n'arriverai pas à l'extirper.

Ardrey écrit que Marais a aussi étudié les termites.

Il ajoute que "le plagiat de son œuvre par un auteur européen mondialement célèbre a joué un rôle capital dans la phase finale de son effondrement". Cette phrase me fait lever les yeux. Etre victime de plagiat est autrement plus grave que de ne pas être reconnu sur le plan scientifique. Plagier quelqu'un, c'est reconnaître à un travail une estime que l'on dénie à son auteur.

Comme j'arrive à la page 18, la cuillère, que je m'apprêtais à introduire dans ma bouche, reste

suspendue au-dessus de mon assiette. Apparemment, le plagiaire ne serait autre que Maurice Maeterlinck, le seul écrivain belge à avoir obtenu le prix Nobel. En 1925, Marais publie dans l'hebdomadaire sud-africain *Die Huisgenoot* un article général sur les termites que Maeterlinck, l'année suivante, aurait plagié dans son ouvrage intitulé *La Vie des termites*. La soupe dégouline de ma cuillère. Maeterlinck a écrit toute son œuvre en français, mais il était flamand, et sa connaissance du néerlandais lui permettait de lire l'afrikaans sans trop de mal. "La culpabilité de Maeterlinck ne fait aucun doute", conclut Ardrey en négligeant, comme à son habitude, d'apporter les preuves nécessaires.

Maeterlinck ? Voyons un peu, me dis-je, n'est-ce pas lui qui a écrit ces pièces nébuleuses et ces poèmes mystiques ? Pourquoi diable a-t-il publié un livre sur les termites ? A-t-il vraiment donné le coup de pied de l'âne à ce malheureux Sud-Africain tourmenté, a-t-il réellement, en le recopiant sans vergogne, rongé tel un termite ses écrits en silence ? Moi-même, que sais-je véritablement de Maeterlinck, en dehors du fait qu'il a eu le prix Nobel ?

Voici venu le moment de choisir : lire ou manger, le livre ou le potage. Je pose ma cuillère, sors mon bouquin de dessous mon assiette et me renverse en arrière sur ma chaise.

Plus tard, bien plus tard, je lirai d'autres ouvrages d'Ardrey. Des livres dans lesquels il qualifie Marais de "plus pur génie des sciences naturelles du vingtième siècle". Là, je commencerai à avoir des doutes. A cette époque, j'ai lu Marais, je suis tombé sous le charme de son œuvre, mais je ne crois certainement pas qu'il

soit plus grand qu'Einstein, pour prendre un nom au hasard. En outre, j'ai appris depuis qu'Ardrey, avant de s'aventurer dans la vulgarisation scientifique, écrivait des scénarios pour Hollywood. Son sens exacerbé du drame ne pouvait que l'entraîner, sur le plan déontologique, à rivaliser avec l'auteur de théâtre qu'est Maeterlinck. De là sans doute sa grande indignation morale, son index vengeur. Plus tard, je lirai aussi l'œuvre de lord Solly Zuckerman, un Sud-Africain émigré en Angleterre qui fut directeur du zoo de Londres et qui, dans les années 1930, a étudié les babouins en captivité. Il qualifie les accusations d'Ardrey au sujet de Maeterlinck de "pures idioties"; selon lui, son compatriote "n'avait rien compris à la science". Contrairement à lui, sans doute. J'ai lu quelque part que Zuckerman était un Sud-Africain anglophone et que son caractère difficile ne le prédisposait pas à éprouver la moindre sympathie pour la culture des Afrikaners.

Un *Homo universalis* fascinant qui étudie les termites et les babouins, un prix Nobel de littérature qui se mêle d'écrire sur les insectes, un scénariste d'Hollywood qui pense avoir découvert un génie méconnu et un zoologiste de renom qui se bat bec et ongles contre la formation d'un mythe… Il a suffi d'un court paragraphe dans une préface à un livre défraîchi pour susciter chez moi une curiosité sans cesse croissante. Dans les années qui suivirent, j'ai rencontré des gens, des livres et des idées ; ma curiosité initiale s'est ramifiée, un peu comme pousse le trognon d'un brocoli au fur et à mesure qu'il s'affine. La fascination pour un nouveau sujet de recherche est une forme particulière de rencontre amoureuse. Tout

y est : le premier contact, la tentation, l'attirance. Comme dans une soirée, je suis d'abord attiré par un regard puis, intrigué, je jette à nouveau un œil, sachant déjà qu'il est trop tard : je me sens défaillir. Je flirte ensuite un moment avec le sujet et – ce qui est pire – le sujet flirte avec moi. Le tout me turlupine, me poursuit sans relâche. Un jour, à Leyde, chez un antiquaire, je tombe sur un exemplaire de *La Vie des termites* de Maeterlinck, qui trône sur un secrétaire fraîchement restauré. Un libraire bruxellois me déniche un exemplaire de l'essai de Marais sur les termites, tout maculé de traces de doigts. Je le conserve comme une lettre d'amour.

Je sais parfaitement que je ne peux pas tout plaquer du jour au lendemain. J'ai, depuis des années, une relation sérieuse avec une amie de longue date : ma thèse de doctorat ! Certes, cette relation n'est pas sans nuages, elle a connu des hauts et des bas, mais je ne peux ni la trahir, ni la laisser tomber. Nous sommes ensemble depuis si longtemps que je veux la mener à bien. Plus tard, lorsque j'en serai délivré, je retournerai à cet amour tout neuf et ferai repartir l'excitation de zéro – si toutefois elle n'a pas disparu, ou trouvé refuge ailleurs.

Mais tout cela ne viendra que plus tard. Pour le moment, je suis à Utrecht, dans un café près de la gare ; je lis sans pouvoir m'arrêter, j'en oublie de manger, ma soupe refroidit et les croûtons sont tout mous.

CHAPITRE 1

HAPPY CULTURE

"La cigale, ayant chanté tout l'été…"

L'avion décrit un large virage à droite et je vois par le hublot s'allumer les lumières de Johannesburg. En dix heures, j'ai vécu quatre saisons : une chaude matinée de printemps à Bruxelles, la canicule du Sahara à midi, l'été de la forêt équatoriale en fin d'après-midi et la savane automnale à la tombée du jour. Maintenant, je plonge dans la fraîcheur nocturne de l'hiver austral. La tête me tourne d'avoir traversé cette année en mode accéléré, mes oreilles bourdonnent à cause de la différence de pression. Les ceintures de sécurité sont attachées, les tablettes relevées, les hôtesses de l'air font une dernière ronde ; je suce un bonbon et j'entends le bruit de la sortie du train d'atterrissage. La métropole brille par-delà l'horizon, comme de la braise qui continuerait à couver sous les cendres. Des escarbilles incandescentes par milliers. Je cherche en vain un centre, je devine des avenues, des gratte-ciel, des banlieues et des zones industrielles, des bureaux et des chambres à coucher. Les membres de l'équipage bouclent leur ceinture de sécurité, la lumière s'éteint et je m'imagine descendant vers ce monde inconnu et grouillant, où il fait aussi noir que dans une termitière.

Il y a deux ans, assis avec mon livre dans un café d'Utrecht, j'étais bien loin de me douter que cette lecture me conduirait jusqu'en Afrique du Sud. Le projet avait continué à germer dans mon esprit. Six mois avant mon départ, une nuit de décembre – entre-temps, j'avais quitté Leyde pour Bruxelles –, j'avais terminé ma thèse de doctorat. Après plus de cinq ans de cohabitation, mon sujet de thèse et moi nous étions séparés en bons termes. Nous nous parlons encore souvent, mais je suis aussitôt retourné vers cet amour en sommeil que j'avais rencontré près de trois ans plus tôt devant une assiette de soupe de brocolis. J'étais toujours fermement décidé à savoir si cette histoire de plagiat était vraie. Même s'il me fallait pour cela aller jusqu'en Afrique du Sud, même si je devais lire des tonnes d'ouvrages dont, jusqu'ici, je n'avais que faire. Tel un célibataire endurci qui jure ses grands dieux qu'il ne veut pas d'enfants, jusqu'au moment où il se retrouve soudain papa ("Avec elle, c'est différent", claironne-t-il alors d'un air radieux à qui veut l'entendre), je m'étais plongé au cours des mois précédents dans des domaines que j'avais jusqu'alors évités avec désinvolture, voire avec une certaine arrogance : c'est ainsi que je m'étais mis à lire à la fois des ouvrages sur le comportement des insectes et les œuvres complètes de Maurice Maeterlinck. Autant dire l'équivalent des couches-culottes de la littérature : "Avec ce projet-là, c'est différent."

Et de fait, au cours des semaines précédentes, j'avais étudié assidûment tous les ouvrages disponibles sur les termites et survolé tous les beaux livres consacrés aux insectes. J'avais consulté des sites sur Internet et visité des musées d'histoire naturelle. Lu *Mœurs et coutumes des termites* de

Marais en afrikaans et *La Vie des termites* de Maeterlinck. C'est alors que s'est produite une chose que je n'aurais jamais crue possible : je me suis mis à m'intéresser aux insectes. Mieux encore, je crois que j'ai commencé à apprécier *la poésie* des termites. Pas plus tard qu'hier, alors que je créais une adresse électronique afin de demeurer joignable pendant mon séjour en Afrique du Sud, le seul mot de passe secret qui me soit venu à l'esprit était le mot "termites".

On appelle parfois "fourmis blanches" ces insectes qui ne sont pas blancs et ne sont pas des fourmis. Les termites appartiennent à l'ordre des isoptères, ce qui littéralement signifie "à ailes égales", l'un des ordres les plus anciens au sein de la classe des insectes. Ils sont apparus il y a environ deux cents millions d'années, peut-être même avant les dinosaures ; leurs plus proches parents sont les cafards. Les fourmis, qui forment avec les abeilles et les guêpes l'ordre des hyménoptères ou insectes à ailes membraneuses, sont apparues il y a seulement cent millions d'années. En réalité, les fourmis sont les plus grands ennemis des termites. "Grands" est à prendre dans un sens tout relatif, s'agissant d'un combat de titans entre des créatures de quelques millimètres. Alors que les fourmis peuvent être rougeâtres, rouges, marron, grises ou noires, les termites offrent le plus souvent une palette de couleurs allant du beige à l'ocre. Cela dépend un peu de ce qu'ils ont mangé : comme ils n'ont ni carapace, ni élytres, leur peau pâle et douce laisse voir leurs intestins et leur contenu terreux.

Il en existe près de deux mille sortes, réparties pour l'essentiel dans les zones tropicales et subtropicales de la planète. En Europe, on ne les rencontre que dans les parties les plus chaudes de la

côte atlantique, dans les forêts de pins des Landes par exemple. Dans la forêt amazonienne, en revanche, on estime qu'ils forment, avec les fourmis, un tiers de la biomasse totale des animaux terrestres. Si l'on faisait le décompte du poids des termites au niveau mondial, on arriverait approximativement à dix pour cent de la biomasse animale totale. Certains termites vivent exclusivement dans les arbres morts, mais la majorité construisent des nids souterrains, souvent surmontés d'un monticule : les fameuses termitières, qui peuvent atteindre jusqu'à neuf mètres de haut, héberger plusieurs millions d'individus et demeurer habitées pendant plus d'un siècle. Ce sont des constructions immenses, surtout compte tenu de la taille des termites. A l'intérieur règnent une obscurité totale – la plupart des termites ne supportent pas la lumière du jour –, une température élevée et une humidité de plus de quatre-vingt-dix pour cent. Ce microclimat est maintenu constant grâce à un ingénieux système de ventilation : l'air circule dans les galeries et l'humidité provient de veines d'eau souterraines, souvent très isolées.

Malgré leur grande diversité, tous les termites ont en commun une organisation sociale rigide. Indépendamment des fourmis, des abeilles et de certaines sortes de guêpes, ils ont élaboré une société comparable dans laquelle certaines castes spécifiques remplissent des tâches bien précises. Il y a ainsi des termites-ouvriers, des termites-soldats et un couple royal. Les ouvriers, aveugles et stériles, forment la plus grosse partie de la colonie et accomplissent l'essentiel du travail : ce sont eux qui construisent les termitières, grain de sable après grain de sable, et bâtissent ces orgues impressionnants que l'on voit dans la savane. Ils

se déplacent dans des galeries et des tunnels souterrains et effectuent des razzias afin de rassembler des vivres pour nourrir le reste de la communauté.

Les termites se nourrissent de cellulose provenant de bois mort et pourri, mais aussi de meubles, de livres et de vêtements. Le seul problème est qu'ils n'arrivent pas à digérer eux-mêmes la cellulose. Pratiquement aucune espèce animale n'a un métabolisme qui lui permette de transformer le bois, et les termites ne font pas exception à la règle. Les ouvriers, de retour de leurs razzias, rapportent donc dans leur estomac un butin dont, en principe, ils ne peuvent pas profiter. Chez les termites inférieurs, ce problème est résolu par les dizaines de micro-organismes présents dans leurs entrailles. Ces protozoaires flagelliformes possèdent les enzymes nécessaires pour décomposer la cellulose. Les termites fournissent la matière première, que les protozoaires transforment en hydrates de carbone et en protéines appétissants. C'est un merveilleux exemple de symbiose dans la nature : sans les protozoaires, les termites mourraient, et sans les termites, les protozoaires mourraient également.

Chez les termites supérieurs, les choses se passent un peu différemment ; ils opèrent grâce à des bactéries logées dans leurs intestins – et dont le fonctionnement n'a pas encore été totalement étudié. En outre, ils aménagent dans leurs termitières de véritables champignonnières ; ce sont de grands espaces en forme de coupoles, spécialement équipés pour cultiver des champignons nutritifs. Les ouvriers, ici, sont des agriculteurs. Ils confectionnent tout d'abord, à l'aide de résidus de bois et d'excréments, des lits sur lesquels les champignons peuvent ensuite se développer.

Après quelque temps, ils récoltent ces champignons, les mangent et les digèrent pour les transformer en une bouillie liquide qu'ils transmettent ensuite à leurs congénères par voie anale ou orale, selon l'espèce. Ce sont donc non seulement des paysans, mais aussi les serveuses de la communauté.

Les soldats ont une tête atypique – grande, lisse et dure comme un capot de voiture ancienne. Leurs mandibules sont plus longues et plus puissantes que celles des ouvriers et servent surtout à attraper, mutiler, amputer ou décapiter les fourmis qui les attaquent. Chez certaines espèces supérieures, les pinces sont remplacées par une protubérance épineuse au-dessus de la tête. Le combat rapproché fait alors place à la guerre chimique : les termites-soldats projettent, souvent à une distance de plusieurs centimètres, un acide visqueux en direction des fourmis ennemies. Ces dernières, pourtant protégées par leur carapace, se tordent de douleur et se recroquevillent sur elles-mêmes sous l'effet de ce poison sirupeux.

Au cœur de leur labyrinthe de pierre se trouve une petite chambre ovale en perpétuelle activité. C'est là que réside le couple royal. La reine est une espèce de petite saucisse blanchâtre et rabougrie dont la taille peut atteindre jusqu'à onze centimètres. Parfaitement immobile, elle ressemble à une petite bonne femme Michelin. A l'avant, seuls sa tête et son thorax dépassent de la masse de graisse molle de son corps, tandis que ses petites pattes farfouillent sans but alentour. Et dire qu'il fut un temps où elle volait de par le vaste monde ! Après sa rencontre avec le roi, elle s'enfouit et s'emmure avec lui pour copuler. Commence l'œuvre de sa vie : pondre des œufs. Au fil des ans, ses ovaires gonflent à tel point que

son arrière-train acquiert peu à peu des proportions hideuses. Le roi, six fois plus petit, trottine au-dessus de son épouse. Ils s'accouplent encore de temps en temps, tout comme la première fois, après leur vol éclair. Le roi étant dépourvu d'organe reproducteur, sa semence passe par un pore situé sur le neuvième segment de son arrière-train. La souveraine la stocke dans sa spermathèque – sans doute l'un des plus beaux termes que nous ait donnés la biologie.

Etant donné leur petite taille, l'on pourrait penser que les termites ne vivent pas longtemps. Dix centimètres correspondent à un kilomètre et une minute à une décennie. Cela ne vaut cependant que pour les ouvriers et les soldats, lesquels ont une durée de vie de plusieurs années, ce qui reste considérable. La reine de la termitière, en revanche, est une véritable reine-mère qui peut atteindre l'âge de soixante-dix ans. Elle pond toutes les deux à trois secondes. Soit trente-six mille œufs par période de vingt-quatre heures. Un rythme impressionnant, ininterrompu, mais, si la production diminue, ou si elle meurt, elle est tout simplement dévorée par ses congénères et remplacée.

La vie continue jour après jour, si tant est que l'on puisse parler de jour pour qualifier cette longue nuit. Des ouvriers nourrissent la reine par la tête tandis que d'autres recueillent les œufs qui sortent de son arrière-train et les transportent vers des couveuses. Lorsque les œufs éclosent, les nouveau-nés – les nymphes – sont tous identiques. Les ouvriers les élèvent alors dans la caste voulue, en fonction des besoins : ouvriers, soldats, voire roi ou reine de rechange. Quelques milliers d'ouvriers ont péri lors d'une expédition ? On les remplace aussitôt. Des dizaines de soldats

sont tombés au champ d'honneur lors d'une attaque de fourmis ? La relève est assurée. La reine se meurt ? Sa remplaçante est déjà en cours de fabrication. La communication se fait par les odeurs, les caresses et les vibrations. Les sécrétions de phéromones porteuses de messages spécifiques, les frôlements d'antennes, les coups réguliers contre les parois, tout a un sens.

Une fois l'an, l'on produit quelques milliers d'excentriques. Ils sont pourvus de toutes les options de luxe – yeux, organes sexuels et, le fin du fin : des ailes. Pendant ce temps, les ouvriers, dans un endroit du nid proche du mur, creusent de larges tunnels et des tremplins tandis que les soldats sont sur le qui-vive. Leur croissance achevée, les insectes ailés traversent la termitière et se dirigent vers le mur, vêtus de leur fragile robe de mariée. Ils se pressent vers la sortie encore obturée et attendent que les ouvriers leur ouvrent une brèche dans le mur. Puis, lorsque la lumière perce enfin, ils se précipitent en grouillant à l'extérieur et se laissent entraîner par le vent. D'autres termitières ouvrent simultanément leurs portes et l'air se couvre d'une nuée de termites. Les oiseaux, les reptiles et même les êtres humains s'en régalent. Il paraît que le termite aurait un goût de noix. Ceux qui atterrissent sains et saufs ne sont pas pour autant tirés d'affaire : ils se défont immédiatement de leurs ailes et se mettent en quête d'un partenaire. Lorsqu'ils l'ont trouvé, ils s'enterrent pour fonder une nouvelle ville dans les ténèbres.

Ce spectacle éphémère se répète année après année, et cela depuis quelque deux cents millions d'années.

Le taxi se faufile à travers un dédale de bretelles de sorties et d'autoroutes, au milieu d'un flot

ininterrompu de phares avant blancs et de feux arrière rouges, de panneaux indicateurs aux noms inconnus et d'échangeurs qui disparaissent aussitôt dans la nuit. En Afrique du Sud, on roule à gauche. La région comprise entre Johannesburg et Pretoria est une immense banlieue parsemée de grands panneaux publicitaires et de townships mal éclairées. La différence entre riches et pauvres ressemble à celle entre la lumière et l'obscurité, entre une affiche pour Marlboro inondée de lumière et un quartier populaire où clignotent de rares néons blafards. De *lux* à luxe, il n'y a qu'une lettre de différence.

La voiture dans laquelle j'ai pris place est une vieille Nissan qui râle comme un cheval à l'agonie. Le chauffeur, avec sa tête d'Anglais à la peau tannée par le soleil, doit être un Blanc sud-africain. J'ai deviné juste. Estimant, comme la plupart de ses semblables, qu'il n'a pas la vie facile, il crache juron sur juron, avec une prédilection pour le vocabulaire de la procréation. Comme nous dépassons un mendiant noir dans le parking de l'aéroport, il le rabroue : Je peux rien pour toi, mon gars. Adresse-toi à ton putain de gouvernement ! Le gouvernement noir, c'est clair, n'est pas le sien.

Il me raconte tout en conduisant que, depuis 1994, la région située entre Johannesburg et Pretoria est devenue une province à part entière. Auparavant, elle faisait partie du Transvaal, énorme province qui confinait au nord avec le Zimbabwe, à l'ouest avec le Botswana et à l'est avec le Mozambique. La nouvelle province s'appelle désormais le Gauteng. Le nom de "Transvaal" étant trop associé au nationalisme blanc des Afrikaners et aux beaux jours du régime de l'apartheid, le territoire a été découpé en plusieurs

provinces qui portent soit des noms neutres comme “Province du Nord[2]” ou “Province du Nord-Ouest”, soit des noms ethniques comme Gauteng (“lieu de l’or”) et Mpumalanga (“pays du soleil levant”). C’est d’un optimisme touchant.

La première chose qui saute aux yeux lorsque l’on regarde une carte d’Afrique du Sud est l’étrange répartition des grandes villes sur un territoire aussi gigantesque. Au sud-ouest, la ville du Cap est posée avec élégance ; au nord-est, en revanche, Johannesburg et Pretoria sont pratiquement collées l’une à l’autre. L’Afrique du Sud a beau être plus grande que la France et l’Espagne réunies, deux de ses principales villes ne sont néanmoins séparées l’une de l’autre que par une petite cinquantaine de kilomètres. C’est un peu comme si Paris était à côté de Bordeaux et qu’ensuite il n’y ait plus rien jusqu’à Séville. Avec sa forme ovale, l’Afrique du Sud me fait parfois penser à un poisson plat dont Pretoria et Johannesburg seraient les yeux, deux points lumineux dans un corps démesuré. Fidèles en cela à l’anatomie des poissons plats, ces yeux sont asymétriques et de grosseur inégale, en biais l’un au-dessus de l’autre : l’un des deux, Pretoria, est beaucoup plus petit que l’autre. Le Gauteng est l’une des régions les plus urbanisées d’Afrique, et même si sa superficie ne représente qu’un et demi pour cent de l’Afrique du Sud, ses huit millions d’habitants forment dix-neuf pour cent de la population totale et les zones urbaines ne cessent de s’étendre. Le long de l’autoroute, les banlieues des banlieues comblent peu à peu les

2. Aujourd’hui la province du Limpopo, appelée “Province du Nord” de 1995 à 2002.

espaces vides entre Pretoria et Johannesburg. Dans quelques années, les yeux du poisson plat se chevaucheront, faisant de l'Afrique du Sud un cyclope.

Mes soucis à moi sont d'un autre ordre. Je passe en revue ceux qui m'ont occupé l'esprit ces dernières semaines.

"Tu es certain que personne n'a jamais rien écrit là-dessus ?

— Pas que je sache. Enfin, j'espère que non !

— Il me semble pourtant me souvenir vaguement d'avoir lu un article sur ce sujet.

— Ah bon ? Où ça ?

— Oh, c'était il y a plusieurs années. Je crois bien que c'était dans une revue littéraire."

Voilà comment je suis parti à la bibliothèque publique éplucher les collections de toutes les grandes revues littéraires flamandes et néerlandaises de ces dernières années. Je n'ai rien trouvé. Pourtant, mon interlocuteur semblait réellement convaincu de ne pas avoir rêvé. Oui, oui, Maeterlinck, Marais, une histoire de plagiat… Je savais malheureusement qu'il ne se trompait que rarement dans ce genre de choses.

Quelques mois auparavant, j'avais commencé mes recherches avec un sentiment de soulagement ("Enfin !") mêlé d'angoisse ("Pourvu qu'il se trompe !"). Ce serait tout de même le comble que cette histoire ait dormi dans un tiroir pendant soixante-quinze ans et que, juste au moment où je m'y intéresse, quelqu'un me coupe l'herbe sous le pied ! Qu'au moment où je suis enfin libre de vivre un nouvel amour, quelqu'un d'autre vienne me le souffler !

J'aurais pu, bien entendu, poursuivre mes recherches sans m'occuper de cet article fantôme.

On peut toujours essayer de séduire une femme, même casée : il suffit de se donner un peu plus de mal. Il y avait toutefois un obstacle de taille : je pouvais difficilement écrire sur une affaire de plagiat en courant moi-même le risque d'être accusé de plagiat ! Et même si par la suite je jurais mes grands dieux que je n'avais jamais vu cet article, j'aurais le plus grand mal à me débarrasser d'une telle accusation.

Je commençai donc mes recherches comme si de rien n'était, partant du principe que, si ce fameux article était vraiment si important, je tomberais bien dessus un jour. D'un côté, j'étais impatient, de l'autre je craignais d'en découvrir le contenu éventuel. C'est dans cet état d'esprit ambivalent que je me plongeai dans la vie de Maeterlinck, son rôle dans le mouvement symboliste et l'histoire de l'entomologie.

J'ai vu pour la première fois une photo de Maeterlinck dans une biographie. Elle représentait un vieillard aux cheveux blancs et fins, au visage potelé, aux paupières lourdes. Jeune homme, en revanche, il avait l'air d'un solide gaillard des Flandres, ce qui ne l'empêchait pas, dès l'âge de trente ans, de poser volontiers avec une canne. Non qu'il en eût besoin ! Le jeune Maurice, en dépit de son image d'ascète mystique, était un garçon en bonne santé qui faisait du patin à glace et pratiquait la boxe. Jusqu'à un âge avancé, il fit l'admiration de tous, avec son allure robuste et ses épaules d'athlète ; il aimait se montrer sur les rings et soulever des haltères. La canne, tout comme la montre à gousset, le chapeau de feutre et la pochette en soie, faisait partie de sa panoplie vestimentaire de jeune dandy urbain. Toute sa vie, Maeterlinck a appartenu à une élite mondaine et bourgeoise aspirant au bon

goût, à vivre le plus longtemps possible et surtout à un certain raffinement : carafes de décantation en cristal, couverts en argent et ronds de serviette gravés à ses initiales.

Comment se fait-il dès lors qu'il ait décidé soudain de consacrer un livre entier au grouillement d'arthropodes photophobes tropicaux pratiquement inconnus en Europe, qui se nourrissent du vomi et des excréments les uns des autres ? Cette question m'a taraudé pendant des mois. Qu'est-ce qui a bien pu l'amener, un beau jour de 1926, à écrire sur des bestioles aussi insignifiantes que les termites ? Agé à l'époque de soixante-quatre ans, il avait reçu le prix Nobel quinze ans auparavant et était célèbre dans le monde entier. Certes, parmi ses quelque trente ouvrages précédents, figurent bien un ouvrage de vulgarisation sur les abeilles et un bref traité sur les fleurs, mais son œuvre littéraire semblait surtout peuplée de princesses malheureuses, de princes bourrus et d'enfants de bûcherons naïfs.

S'il avait écrit sur les abeilles et sur les fleurs, c'était surtout pour faire l'éloge de leur exquise beauté et de leur haut degré de perfection. Mais de là à consacrer un livre aux termites en 1926, un autre aux fourmis en 1930 et un essai sur les argyronètes intitulé *L'Araignée de verre* en 1932… Qu'est-ce qui explique cet intérêt subit pour les êtres les plus fantomatiques de la nature ?

Lorsque Maurice Polydore Marie Bernard Maeterlinck vint au monde, le 29 août 1862, il n'aurait pas pu mieux tomber : rentier, son père possédait, outre une belle maison de maître à Gand, une grande propriété dans les environs, à Oostakker. Les Maeterlinck étaient issus d'une famille aisée dont on trouve la trace dès le quatorzième siècle à Renaix, dans les Ardennes

flamandes. Dans le jardin de la propriété où ils passaient l'été un peu comme dans une datcha russe, l'on voyait, le long du canal, glisser les bateaux en direction d'Anvers. Alors que le reste du monde découvrait les débuts de la révolution industrielle, Maeterlinck père, homme fortuné, s'adonnait à l'élevage des abeilles et à la culture des poires. On a même donné son nom à une variété de poires, la Polydore Maeterlinck.

Après que son père eut épuisé toute une série de gouvernantes étrangères – il les prenait pour maîtresses –, le petit Maurice fut envoyé au célèbre collège Sainte-Barbe, à Gand. Les jésuites lui apportèrent beaucoup, notamment un dégoût du catholicisme qu'il conservera toute sa vie. La peur de la mort, le péché de chair, l'atmosphère étouffante de la pieuse cité de Gand – il détestait tout cela. Il compta parmi ses condisciples Charles Van Lerberghe et Grégoire Le Roy qui devinrent comme lui, plus tard, des poètes célèbres. Deux autres figures de proue du symbolisme belge, Emile Verhaeren et Georges Rodenbach, l'y avaient précédé. Ce collège n'était pas tant une pépinière de talents littéraires qu'un milieu à ce point hostile à toute créativité qu'il en avait un effet stimulant. Maeterlinck devait dire plus tard qu'il s'y était senti "comme le malheureux Ovide parmi les Scythes". Tout comme les termites ont besoin du soleil brûlant pour pouvoir vivre dans l'obscurité, Maeterlinck et les siens avaient besoin des bigots et autres faux dévots pour se confronter à eux sur le plan littéraire.

Si le jardin d'Oostakker lui avait donné l'amour de la nature, ses années chez les jésuites le firent aspirer à une existence cosmopolite. La grande ville le libérerait du provincialisme petit-bourgeois. Le monde lui faisait de l'œil.

Après avoir entrepris des études de droit à Gand, plus par loyauté familiale que par conviction personnelle, il se rend à Paris en compagnie de Grégoire Le Roy. Soi-disant pour perfectionner son art de la plaidoirie, en réalité pour écrire et battre le pavé. Paris ! Là où la vie brûle, où l'art est vivant et où l'absinthe coule à flot ! Il ne serait pas en manque de héros auxquels se mesurer : Baudelaire, pour lequel il fallait être en permanence ivre, sinon de vin, du moins de poésie. Rimbaud, qui s'était détourné à vingt ans de la poésie pour se livrer au trafic d'armes en Abyssinie. Verlaine, qui avait tiré sur Rimbaud à Bruxelles, geste artistique s'il en est. Mallarmé, qui écrivait des vers incompréhensibles, donc excellents. Et surtout Villiers de l'Isle-Adam, une figure aujourd'hui oubliée mais qui était, à l'époque, une légende vivante. C'était un individu usé, aux paupières grises et aux poèmes obscurs. Le fait qu'il descendît d'une très vieille famille française tombée dans le ruisseau fit une très forte impression sur les jeunes Gantois. L'éternelle histoire du poète maudit ! Maeterlinck et Le Roy passaient toutes leurs soirées avec lui dans les cafés. Ils étaient jeunes et avaient un peu d'argent, lui était vieux et pauvre comme Job. En échange de quelques bières, il leur chuchotait quelques conseils littéraires, tout comme, chez les termites, larves et ouvriers échangent des substances alimentaires. Quatre ans plus tard, il mourut dans la misère.

Villiers conseilla à Maeterlinck d'écrire de manière un peu plus féerique, un peu plus irréelle aussi. Tout ce qui pouvait rappeler le réalisme était banni. Les descriptions, la réalité, terminé ! Maeterlinck avait quitté son jardin d'Oostakker pour le grand monde, et à peine

arrivé, voilà qu'il devait se réorienter vers un autre, loin du réel ! La nature vivante semblait sombrer plus profond que jamais. Pourquoi se soucier encore du grouillement de ce bas monde, alors qu'il y avait une réalité plus haute, plus belle, plus authentique à découvrir ? Sur ses vieux jours, Maeterlinck confia que sa vie était comme les deux versants d'une même montagne : l'avant-Villiers et l'après-Villiers, d'un côté l'ombre, de l'autre la lumière : "Lorsque j'ai fait la connaissance de Villiers, écrit-il, j'ai compris ce que les apôtres ont dû ressentir."

Et Maeterlinck se fit apôtre.

C'est à cette époque que se produisit en France une révolution culturelle que Moréas, en 1886, désigna dans *Le Figaro* sous le nom de "mouvement symboliste". Cet événement devint l'un des courants les plus vagues, et peut-être pour cela l'un des plus populaires depuis le romantisme. Plus c'est informe, plus c'est malléable. Ne dites jamais à un peintre qu'il appartient à un courant qui ne sait faire que des points ; à la cinquième toile pointilliste, la plaisanterie est éculée. Si l'on ne sait pas très bien à quoi adhéraient les partisans du symbolisme, ce à quoi ils s'opposaient, en revanche, était tout à fait clair : le matérialisme de la société, le positivisme dans les sciences et la philosophie, et le naturalisme en littérature. Ils ne voulaient plus entendre parler ni de Comte, ni de Darwin, ni de Zola. A bas la recherche de l'argent et l'industrie, à bas les explications sans âme et mécaniques de l'homme, de la société et de la nature, à bas les descriptions crues de métallurgistes hurlants et d'enfants de prolétaires larmoyants ! Il fallait désormais, comme disait Maeterlinck, redonner l'attention à la "bonté invisible" et à la "beauté

intérieure". Ainsi, tandis que les trains à vapeur sillonnaient le continent avec fracas, que les gueules noires faméliques dégringolaient dans les puits de mine et que les épidémies de choléra jouaient à saute-mouton dans les quartiers ouvriers, émergeait une jeune génération d'artistes qui ne juraient que par les contes de fées, les beautés frêles, les eaux calmes et les profondeurs.

Dans le registre de ces lamentations à la mode, la Belgique et la France donnaient le ton, mais, dans toute l'Europe, la jeune bourgeoisie ne tarda pas à leur emboîter le pas. De Paris à Barcelone et de Dublin à Moscou l'on se prit soudain à douter de tout ce qui jusque-là avait été perçu comme la marque du "progrès" : la technologie, l'industrialisation, l'exploitation et le commerce. Le monde du dix-neuvième siècle était en plein bouleversement, mais ce que les jeunes des grandes villes d'Europe déploraient le plus, ce n'était pas tant les situations sociales intolérables, les inégalités économiques ou l'inertie politique, que leur propre infortune. Il faut dire qu'ils avaient toutes les raisons du monde d'être malheureux : trop riches, trop instruits et trop choyés, ils étaient condamnés à l'ennui. Et à l'envie de posséder toujours plus. Plus de quoi ? Personne n'en savait rien. Ils cherchaient des réponses dans l'ésotérisme, l'occultisme et le spiritisme, le passé, la mystique et la Femme. Tout cela avait à voir avec l'Ame, le Mystère, le Beau, l'Indicible, l'Inconnu, la Mort et le Néant absolu. On n'était pas avare de majuscules en ce temps-là.

Certes, comparaison n'est pas raison, mais une chose est sûre : on a parfois l'impression que les années 1880 ne sont que le prélude aux années 1980. A la fin du vingtième siècle aussi, l'on assiste à une sorte de renouveau du gothique qui

s'inspire des punks de la Décadence. Non que Rimbaud ou Baudelaire eussent quelque ressemblance avec Johnny Rotten ou Sid Vicious, mais les symbolistes font parfois un peu penser à ces jeunes déprimés de la *new wave*, garçons et filles, qui apprenaient le latin et le grec et se faisaient accompagner en voiture pour se rendre à des soirées tout en se plaignant de la dureté de la vie et en contemplant le vide insondable qui béait devant eux.

Cela ne signifie pas, loin de là, l'absence de toute création artistique de valeur. Un courant qui avait jeté ses filets aussi loin ne pouvait qu'attraper du poisson. Et cet attrait vers l'au-delà, quelque théâtral qu'il puisse paraître après coup, était pour certains angoissant et sincère. On le sent dans les tableaux préraphaélites de Burne-Jones et de Rossetti, dans les subtils dessins à la plume d'Aubrey Beardsley, dans les vues de ville de Fernand Khnopff, les tableaux pleins de pudeur de Georges Minne, les timides jeunes filles de Gustav Klimt et les hommes apeurés d'Edvard Munch. Le dix-neuvième siècle était une époque de profondes mutations sociales et économiques et l'art se cherchait fiévreusement un miel céleste. Oscar Wilde, dandy suprême et poseur sublime, le trouva dans l'absolutisation de l'art lui-même. D'autres, moins légers, comme le poète Yeats et le peintre Alma-Tadema, se tournèrent vers le passé : la préhistoire celte, l'Antiquité classique, le Moyen Age fantomatique, on faisait feu de tout bois. C'était l'époque où les contes de fées des frères Grimm connaissaient un succès littéraire phénoménal, tandis que des villes à moitié en ruines comme Bruges formaient un décor idéal pour la prose mélancolique d'un Rodenbach. Dans le vacarme et le

bruit permanent du monde moderne, l'on aspirait à retrouver un calme perdu, *le fond de notre vie sous-entendue* comme disait Maeterlinck. De sévères processions défilaient dans les vers sombres de Verhaeren tandis qu'en peinture les intérieurs vides, les villes désolées et les plages désertes devenaient l'un des thèmes favoris du jeune Léon Spilliaert et du trop méconnu Vilhelm Hammershøi. D'aucuns, souvent admirateurs d'Edgar Poe, allèrent plus loin encore et développèrent une véritable fascination pour le morbide, manifeste dans les toiles macabres d'un Gustave Moreau, le sarcasme d'un Félicien Rops, la sinistre palette d'un James Ensor et les faunes baroques d'un Franz von Stuck. Debussy a écrit la bande-son de cet ensemble "fin de siècle" fait de douleurs, de rêves et de frissons.

La nature joue dans l'univers symboliste un rôle ambivalent. Plus question désormais de partir aux champs comme le faisaient les peintres romantiques et impressionnistes. Le paysage en tant que genre n'excitait plus ces citadins, sans parler de la vie de bohème en plein air et de toutes ces colonies d'artistes, que ce soit Barbizon en France, Katwijk aux Pays-Bas ou Tervuren en Belgique. Non que la nature fût tombée dans l'oubli ; simplement, les symbolistes avaient une autre conception de la nature. L'important n'était plus l'éclat d'un champ de coquelicots mais la symbolique supérieure d'une unique rose baccarat, l'arôme sensuel d'un lis et l'érotisme suggestif d'un arum. La nature devint objet d'intérieur : jamais les fleurs coupées n'ont été si populaires dans la littérature, des *Fleurs du mal* de Baudelaire aux multiples poèmes de Yeats et Wilde sur la *rosa mystica*, en passant par les somptueux bouquets des intérieurs de Huysmans. La nature

vivante fut stylisée, ramenée à un jeu de lignes graciles et de boucles élégantes, comme dans les motifs floraux de Horta et Guimard. Le voyageur qui pénétrait dans le métro parisien, alors le summum du progrès technologique, passait sous une porte luxuriante en fer forgé.

Un phénomène semblable se produisit avec l'iconographie zoologique. Alors que vaches et moutons étaient les animaux favoris des peintres paysagistes romantiques, la ménagerie des symbolistes était remplie de cygnes, de paons et de colombes, animaux qui évoquaient la pureté, la beauté, l'innocence et quelques autres vertus tout aussi nobles. Les faunes et les sphinx, eux aussi, étaient présents – il fallait se garder de suivre la création trop à la lettre. Pour les symbolistes, la nature n'était pertinente que dans la mesure où elle renvoyait l'image d'une réalité supérieure à laquelle ils aspiraient. La nature comme *symbole* : le nom de ce courant artistique n'est pas fortuit.

Et les insectes dans tout cela ? Certes, Lalique avait conçu des bijoux en forme de libellules, mais ces dernières avaient des seins et des visages de jeunes filles. Quant à Odilon Redon, il avait bien dessiné une araignée souriante, mais c'était un fou. Et puis une araignée, ce n'est pas un insecte.

A neuf mille kilomètres de là, un siècle plus tard, je sillonne l'Afrique du Sud en voiture pour tenter de mieux comprendre la raison pour laquelle Maeterlinck s'est intéressé aux insectes – et à Eugène Marais. A-t-il vraiment commis un plagiat ? A son âge, et avec sa réputation ? Ce serait bien le premier prix Nobel accusé d'une telle forfanterie. Une semaine ou deux avant mon départ, j'avais abordé la question avec une connaissance en Belgique. Il n'en savait pas plus que moi, mais pensa

sans doute me faire plaisir en me donnant une référence littéraire : Tu as sûrement lu cet article paru dans *Deus ex machina* ! lâcha-t-il soudain au beau milieu de notre conversation.

Je répondis par la négative. L'ignorance me rendait timide et je craignais le pire.

Il fouilla dans un placard, chercha le numéro de la revue littéraire en question et me le tendit fièrement.

Je commençai à lire. Le texte faisait cinq pages. L'auteure, une certaine Jacqueline Caenberghs, y exposait l'affaire du plagiat entre Maeterlinck et Marais. Elle mettait les deux écrivains en perspective, esquissait l'historique, donnait la parole à quelques auteurs. La voilà, pensai-je, la voilà, la conclusion que je redoutais tant.

Mais rien.

Elle concluait son article par ces mots : "Seule une enquête dans les archives Maeterlinck permettrait peut-être – mais rien n'est sûr – de faire la lumière sur cette affaire. Ou un voyage au Cap et à Pretoria."

C'était exactement ce que je me proposais de faire. Cet article fantôme tant redouté, loin de me faire renoncer à mon projet, m'incitait au contraire à le mener à bien. J'avais ouvert un dossier dans lequel j'avais commencé à classer des données biographiques sur les deux écrivains. Il était bien entendu beaucoup plus facile, en Belgique, de trouver quelque chose sur Maeterlinck que sur Marais. Heureusement, car ces deux noms, au début, m'intriguaient. Je trouvais étrange qu'ils commencent tout deux par la lettre M, et plus encore le fait que celui qui avait un nom flamand écrivît en français alors que celui qui avait un nom français écrivait en afrikaans. C'eût été tout de même plus simple s'ils s'étaient